

Verdun



STANISLAS DE KOSTKA

MONTRIÉAL

AUX BUREAUX DE LA *REVUE DE MONTRIÉAL*

103, rue Champ de Mars, 103

1879

STANISLAS DE KOSTKA



MONTREAL
AUX BUREAUX DE LA *REVUE DE MONTREAL*
295, rue Dorchester, 295

1878

PERSONNAGES

STANISLAS DE KOSTKA.

PAUL, frère de Stanislas.

BILINSKI, gouverneur des deux frères.

3 AUGUSTE, ami de Stanislas.

LE PERE MAGIUS, Provincial des PP.
Jésuites.

BOLESLAS, domestique.

Enregistré conformément à l'Acte du Parlement
du Canada, en l'année 1878, au bureau du Ministre
de l'Agriculture.

STANISLAS DE KOSTKA

PREMIÈRE PARTIE.

DIALOGUE I.

AUGUSTE ET BOLESLAS.

AUGUSTE.

Cet ami d'enfance, ce cher Stanislas, je vais donc enfin le revoir. Mais qu'il m'a fallu de peines pour arriver ici ! Jamais je n'aurais cru le rencontrer dans le quartier le plus bruyant de Vienne et chez un luthérien. Est-il possible qu'il ait changé ?

BOLESLAS.

Mon bon maître est encore ce qu'il était à Rostkow.

AUGUSTE.

Toujours sage ?

BOLESLAS.

Toujours.

AUGUSTE.

Toujours pieux ?

BOLESLAS.

Comme un ange.

AUGUSTE.

Dieu en soit béni !

BOLESLAS.

Sa vertu fait l'admiration de tous ceux qui le connaissent. On se presse pour le voir prier dans les églises, où il semble presque toujours en extase. Et si vous saviez avec quelle rigueur il traite et châtie son corps, si délicat et si pur ! cela me fait frémir. Tout ce qui peut blesser l'innocence, un

mot trop libre, un rien lui perce le cœur. Souvent, j'en suis témoin, il a perdu l'usage des sens, suffoqué par la douleur de voir Dieu offensé. Comme il faut être cruel pour n'avoir point pitié de ce saint enfant !

AUGUSTE.

On le fait donc souffrir ?

BOLESLAS.

Oh ! rien ne saurait troubler la tranquillité de son âme.

AUGUSTE.

Mais comment a-t-il pu choisir une demeure où tant de choses doivent alarmer sa piété ?

BOLESLAS.

Il a dû obéir à son frère aîné. Ce jeune seigneur trouve ici les distractions et les amusements dont il est si avide, et auxquels il se livre avec tout l'emportement de son âge. Aussi semble-t-il ne pouvoir plus passer un seul instant chez lui. Et son gouverneur Bilinski, au lieu de lui imposer un frein salutaire, court au-devant de [ses moindres désirs... Le voici encore avec lui :

il l'entraîne sans doute à quelque parti de plaisir.

DIALOGUE II.

AUGUSTE, PAUL ET BILINSKI.

PAUL.

Quelle bonne fortune, Auguste, vous amène du fond de la Pologne, vous qui sembliez nous avoir oubliés depuis que nous avons quitté le château de notre père ?

AUGUSTE.

Le désir de revoir mon cher Stanislas, qu'on me disait bien malade.

PAUL.

Oui, il a été malade. Je ne sais quelle idée il s'était mise dans la tête lorsque nous sommes venus ici. Il exigeait de notre tendresse mille complaisances qui nous auraient compromis avec tout le monde, si nous l'avions écouté. Il a compris heureusement qu'il devait céder, et aujourd'hui sa santé

est meilleure que jamais. N'est - ce pas, Bilinski ?

BILINSKI.

Seigneur, grâce à vos bons soins et à votre fermeté.

PAUL.

Auguste, je vous l'avouerai avec peine, mon frère n'est plus ce jeune homme si doux, si aimable, avec qui nous trouvions tant de plaisir à Rostkow. Il est devenu timide, sombre, scrupuleux à l'excès. Depuis quelque temps surtout, il vit retiré ; il est rêveur ; on dirait qu'il médite quelque grand projet. Mais qu'il y prenne garde !

AUGUSTE.

Ce que vous me dites, Paul, m'étonne grandement, après les choses admirables qu'on m'a racontées de votre frère. Ne vous laissez - vous pas tromper par les apparences ? Vous savez qu'il a toujours fui le tumulte du monde, pour lequel il n'est pas fait. Ou bien faudrait - il craindre que des liaisons pernicieuses...

BILINSKI.

Je ne sais ce que vous entendez par là, seigneur Auguste ; mais je sais qu'au lieu de

fréquenter le monde, où l'appellent la volonté de ses parents et sa naissance illustre, au lieu de choisir les sociétés d'élite, où monseigneur (*il s'incline du côté de Paul*) brille avec tant d'avantages, on le voit au milieu des pauvres et des misérables, jusque dans les prisons, distribuer follement des revenus qu'il devrait employer à soutenir l'éclat de son nom. En ce moment il doit être dans quelque bouge infect, faisant le catéchisme à des enfants couverts de haillons. Est-ce ainsi qu'un Kostka doit se déshonorer?

AUGUSTE.

C'est là ce qui honore infiniment un chrétien. Oui, il est bien plus glorieux de faire entendre quelque douce parole dans les noirs cachots où habite le désespoir, et de laisser tomber quelques parcelles de son superflu dans le sein des pauvres, que d'aller prodiguer son or à un histrion, à un balladin, et de courir après ces plaisirs frivoles et trompeurs qui laissent le cœur blasé, quand ils ne le souillent pas.

BILINSKI.

Les distractions et les amusements sont-ils donc interdits?

PAUL.

Dieu exige-t-il que, pour le servir, on se condamne à un isolement sauvage ? Le jeune homme peut-il oublier que le printemps de la vie passe vite et que ces plaisirs qui s'offrent à lui, si enchanteurs, s'enfuient devant les glaces de la vieillesse ?

AUGUSTE.

Hélas ! je ne le vois que trop, vous aussi, mon cher Paul, vous êtes séduit par cet âge des illusions et des chimères qui a trompé tant de jeunes cœurs. La soif, ou plutôt la fièvre des plaisirs vous montre partout des fleurs et vous cache les épines ; elle dore cette coupe au fond de laquelle se trouve tant d'amertume. Mais l'enchantement sera bientôt évanoui ; et alors vous comprendrez ce que Stanislas comprend aujourd'hui : que le véritable bonheur ne se trouve que dans la pureté du cœur et dans le témoignage d'une bonne conscience.

PAUL.

Que voulez-vous ? Je suis jeune, je suis noble et je me sens incapable de goûter

ces maximes. Il me faut du bruit, de l'agitation ; j'aime les émotions du théâtre, les enivremens du bal ; j'aime tout ce qui peut alléger le poids du temps. Mon frère a d'autres goûts, je l'en plains sincèrement ; mais il faut qu'il change, il le faut, et, pour cela, je compte sur les bons conseils que vous lui donnerez. Adieu, on m'attend là-bas.

DIALOGUE III.

AUGUSTE ET BILINSKI.

AUGUSTE.

Voudrait-il réellement forcer Stanislas à quitter cette vie calme et vertueuse qui fait tout son bonheur ?

BILINSKI.

Il veut que Stanislas imite sa frivolité : c'est le seul moyen de lui plaire.

AUGUSTE.

Mais cela est impossible.

BILINSKI.

Il le faut cependant.

AUGUSTE.

Expliquez - vous.

BILINSKI.

S'il ne change, Paul le poursuivra, le harcèlera sans cesse. Il ne lui épargnera aucun sujet de confusion, et, s'il le croit nécessaire, il multipliera les mauvais traitements.

AUGUSTE.

O ciel !

BILINSKI.

Ne l'a-t-il pas déjà fait ? Ne l'ai-je pas vu lever sur son frère un infâme bâton, et accabler de coups cet enfant qu'on admire malgré soi ?

AUGUSTE.

Vous l'avez souffert, vous, son gouverneur ?

BILINSKI.

Son gouverneur ! Est-ce qu'un jeune homme de haute naissance, qui étudie loin

de ses parents, peut avoir un maître, un gouverneur ? D'ailleurs, est-ce ma faute, à moi, si l'un est emporté outre mesure et si l'autre ne sait pas se plier aux circonstances ? Mais voici Stanislas, je vous laisse seul avec lui.

DIALOGUE IV.

AUGUSTE ET STANISLAS.

AUGUSTE et STANISLAS (*ensemble*).

Auguste ! Stanislas !

STANISLAS.

Cher ami, il m'est donc donné de te serrer encore une fois dans mes bras. C'est la Providence qui t'amène ici, je n'en puis douter. Oh ! que je suis heureux !

AUGUSTE.

Et moi, bien plus encore de voir que tu as échappé à la mort. La nouvelle de ta maladie m'a causé de vives inquiétudes : je craignais de ne plus revoir sur la terre celui qui fut si bon pour moi.

STANISLAS.

Je reconnais ton bon cœur, et je te remercie Auguste, nous nous voyons peut-être pour la dernière fois.

AUGUSTE.

Quoi ! toujours cette pensée de la mort ?

STANISLAS.

La mort et bien d'autres événements peuvent nous séparer..... Mais depuis quand es-tu arrivé ?

AUGUSTE.

Depuis hier. Sais-tu que je t'ai cherché dans tous les quartiers de la ville ?

STANISLAS.

Paul trouvait celui-ci bien beau et nous nous y sommes établis.

AUGUSTE.

Pour lui plaire ! Tu l'aimes donc beaucoup ?

STANISLAS.

C'est mon frère ; ne dois-je pas l'aimer et faire mon possible pour lui être agréable ?

AUGUSTE

Te voilà donc complètement dans le monde ?

STANISLAS.

Dieu est si bon : j'espère qu'il ne m'abandonnera pas.

AUGUSTE.

Tu es parfaitement heureux ?

STANISLAS.

Un chrétien peut toujours l'être.

AUGUSTE.

Pourquoi donc avez-vous abandonné le collège où vous avait placés votre père ? Pouvait-il manquer quelque chose à vos désirs ?

STANISLAS.

Jamais je ne fus plus heureux que dans cette sainte retraite. Là, sous la conduite des bons Pères, notre vie s'écoulait doucement dans le silence des choses humaines. Il y avait chez tous ces nobles jeunes gens un grand amour de l'étude et du devoir. Dieu semblait avoir lui-même formé

leurs cœurs, et tous, oubliant l'éclat de leur naissance, aspiraient à la véritable grandeur. Aussi la vertu régnait-elle en souveraine, et la piété pouvait-elle se montrer sans crainte. O solitude, ravissante solitude, quand pourrai-je te retrouver ?

AUGUSTE.

Ce bonheur n'a pas duré longtemps.

STANISLAS.

Hélas ! non ; je n'en étais pas digne. Tu sais qu'à la mort du généreux Ferdinand, le nouvel empereur força les Jésuites à fermer leur maison. Que de pleurs nous avons versés en nous séparant de nos maîtres chéris. Il a fallu quitter l'asile qui nous avait abrités contre tout danger, cette sainte chapelle où il semblait que nous laissions notre Dieu.

AUGUSTE.

Console - toi, Stanislas ; ce bonheur, tu le retrouveras un jour.....

STANISLAS.

Je l'espère.

AUGUSTE.

Lorsque, devenu le maître de tes actions, tu prendras la place qui t'est réservée parmi la noblesse polonaise. Tu seras libre enfin.

STANISLAS.

Auguste, peux-tu méconnaître ainsi ton ami ? Cette liberté, je n'en veux point.

AUGUSTE.

Que veux-tu alors ?

STANISLAS.

Cher ami, ce que je veux, c'est le bonheur, c'est le ciel, c'est Dieu lui-même.

AUGUSTE.

Quoi ! tu renoncerais aux avantages de ta naissance ?

STANISLAS.

Dès aujourd'hui, si je le pouvais.

AUGUSTE.

Tu es si jeune !

STANISLAS.

Il y a longtemps que Dieu m'appelle.

AUGUSTE

Mais les obstacles sans nombre...

STANISLAS.

Je les surmonterai.

AUGUSTE.

Ton père..... Et ton frère...

STANISLAS.

Il ne peuvent s'opposer à la volonté de Dieu.

AUGUSTE.

Écoute, Stanislas; Paul a des soupçons : il te préviendra.

STANISLAS.

Qui te l'a dit ?

AUGUSTE.

Lui même.

STANISLAS

Que peut-il faire ?

AUGUSTE.

Je ne sais; mais il paraît déterminé à employer tous les moyens.

STANISLAS.

Je puis les déjouer tous, si le ciel est avec moi. Mais je vois que je n'ai pas un instant à perdre, je vais tâcher de voir le Père Magius: son dévouement et ses lumières me sont absolument nécessaires dans cette circonstance critique. Adieu: reviens bientôt et tu connaîtras ma résolution.

DEUXIÈME PARTIE

DIALOGUE I.

PAUL ET BILINSKI.

PAUL.

Vous voulez que nous tentions de nouveaux efforts auprès de mon frère ?

BILINSKI.

Oui; il me semble qu'il vaudrait mieux le persuader.

PAUL.

Que m'importe, à moi, qu'il se laisse persuader ou non? je le forcerai à m'obéir.

BILINSKI.

Si telle est votre volonté, seigneur, il faut qu'il se soumette.

PAUL.

Nous nous laisserions braver par un enfant?

BILINSKI.

Ce serait honteux.

AUGUSTE.

Un entêté!...

BILINSKI.

Et qui se pose en censeur!...

PAUL.

Eh bien! monsieur, vous qui êtes notre gouverneur, qui semblez hésiter quand il faut agir, ne sauriez-vous, au moins, trouver quelque moyen de le faire changer?

BILINSKI.

Seigneur, Stanislas a su préserver son cœur de ce qu'il appelle enchantements et illusions du monde, et il trouve sa force dans la vertu. Mais jetez-le dans les distractions, faites-lui soupçonner des jouissances qu'il ignore, flattez son orgueil, excitez son ambition, tâchez de l'éloigner de Dieu : vous verrez qu'il ne pourra, lui non plus, résister à l'entraînement des plaisirs, quand il y aura goûté, et que peut-être il nous devancera bientôt dans cette voie.

PAUL.

Vous êtes un homme habile, Bilinski, et satan n'aurait pu me donner un meilleur conseil. Nous pouvons commencer dès ce soir, car je réunis mes plus joyeux amis. Nous aurons souper ; nous irons au théâtre, au bal... Cependant, c'est un moyen bien lent. Il vaudrait mieux en finir tout de suite...

(Il sonne. Au domestique qui se présente :)

Dites à mon frère que je désire lui parler

BILINSKI.

Je vous en prie, croyez-moi, employez d'abord la douceur et la tendresse; s'il résiste, ne ménagez plus rien.

PAUL.

Soyez tranquille : vous savez comme je suis décidé.

DIALOGUE II.

PAUL, BILINSKI ET STANISLAS.

PAUL.

Depuis longtemps, cher Stanislas, je voulais vous ouvrir mon cœur; mais je craignais... je n'osais... Permettez-le aujourd'hui à un frère qui vous aime tendrement. Jusqu'à présent, méprisant les avantages de votre naissance et les succès auxquels vous pouvez aspirer, vous n'avez eu qu'un seul désir, celui d'avancer dans la vertu. Vous n'avez travaillé que pour le ciel. Ce but est assurément très-louable. Mais enfin, vous ne pouvez le nier, vous n'avez rien fait pour

votre avenir, et, sur le point d'entrer dans le monde, vous lui êtes entièrement étranger.

STANISLAS.

Je désire l'être toujours.

BILINSKI.

Cependant, convenez - en, Stanislas, la perspective que le monde ouvre devant vous n'est pas sans quelque charme : votre jeunesse et une brillante fortune serviraient tous vos rêves de bonheur : vous pouvez, comme tant d'autres, prendre votre part des fêtes et des plaisirs à la cour des princes, goûter toutes les délices de la vie.

STANISLAS.

Ces plaisirs trompeurs ne me tentent point.

PAUL.

S'ils vous sont inconnus, comment pouvez - vous les dédaigner ?

STANISLAS.

Vous, mon frère, qui les avez goûtés, qui en êtes rassasié, quand vous ont - ils satisfait, ces plaisirs ? quand vous ont - ils laissé

content ? Non, tout cela est trop peu pour remplir l'abîme du cœur humain.

BILINSKI.

Je le vois, Stanislas, vos goûts sont nobles, et votre ambition, — trop exigeante peut-être, — vous fait mépriser ce que la plupart des hommes recherchent avec tant d'ardeur.

STANISLAS.

Oui, j'aspire à de plus hautes destinées que celles que vous m'offrez en ce moment.

PAUL.

Songez donc au sang qui coule dans vos veines ; songez donc à tous les faits d'armes, à toutes les victoires qui ont élevé nos ancêtres aux yeux de la religion et de la patrie. Ne seriez-vous pas flatté de vous présenter dans le monde entouré de ces souvenirs ? Mais ce ne serait là que le point de départ de votre élévation. Vous aurez droit de placer quelque espoir dans les alliances de notre famille avec les plus puissants palatins du royaume. La route est frayée : pour peu que vous vouliez profiter des occasions, votre vie va se déployer sur un vaste théâtre. Vous prendrez place au-

près de ces hommes dont les noms retentissent au loin. Usens donc de toutes les faveurs de la fortune et marchons résolument vers un si bel avenir.

STANISLAS.

Qu'y trouverez-vous ?

PAUL.

Les honneurs et la gloire !

STANISLAS.

Et à quoi serviront ces honneurs et cette gloire, puisqu'il faudra s'en séparer un jour ? Mais soit : vous vous élancez dans cette carrière qui vous charme ; vous n'y rencontrez ni obstacles, ni difficultés : tout semble favoriser vos vœux. Infortuné ! de nouveaux désirs naîtront sans cesse, vos besoins se multiplieront chaque jour. Aujourd'hui, vous êtes fier des applaudissements de quelques amis : demain ceux de tout un peuple ne vous suffiront plus. Saisirez-vous ce fantôme qui fuit devant vous ? Qui vous a dit que vous ne succomberez pas dans cette course rapide ? Pouvez-vous vous flatter que votre nom vous survivra ? Allez interroger tant d'hommes qui

ont connu la gloire. Qu'ont-ils laissé après eux ? Pas même un souvenir.

PAUL.

Faut-il donc renoncer aux plus douces espérances ? refouler dans son cœur les plus légitimes aspirations ?

STANISLAS.

Ah ! gardez-vous en bien. Il y a une ambition louable et sainte, qui nous élève au-dessus de cette nature de boue. Elle ne connaît ni les bassesses, ni la jalousie, ni les craintes. C'est elle qui vous assurera ce que le monde est incapable de donner, le bonheur et la véritable gloire. Et ce bonheur ne se limitera pas aux jours de votre pèlerinage, cette gloire ne passera pas avec les hommes qui vous auront connu : elle durera toujours. Entendez-vous, Paul ? toujours. Elle durera encore, lorsque ce siècle aura disparu, lorsque ce monde, que vous aimez tant, ne sera plus rien. Etre éternellement plongé dans un océan de bonheur et de gloire, dites-moi, mon frère, n'est-ce pas là ce que votre cœur désire sans pouvoir encore le trouver ?

PAUL.

Je pensais ainsi autrefois; mais aujourd'hui, c'est différent.

BILINSKI.

Stanislas, rappelez - vous que l'on compte sur vous aussi pour soutenir l'éclat d'une antique maison.

STANISLAS.

Ah ! si ce sont là les privilèges de ma naissance et le devoir que m'impose le nom de Kostka, que n'ai - je vu le jour dans une obscure chaumière ?

PAUL.

Arrête, malheureux ! Comment peux - tu étouffer dans ton cœur le sentiment de la nature ? Voilà comment tu nous aimes tous. Tu préférerais un vil artisan à ton noble père !

STANISLAS.

Mon père ! Ah ! que ne peut - il comprendre ma tendresse pour lui ? La crainte de lui déplaire m'accable ; et sa douleur !... Mais il y a là aussi quelque chose qui me dit : Tu n'es pas fait pour le monde. Est - ce que

dois étouffer cette voix puissante, irrésistible, qui m'appelle ailleurs ?

PAUL.

Et où vous appelle - t - elle ? (*Après quelques instants de silence.*) Enfin vous vous déclarez : vous voulez quitter le monde.

BILINSKI.

Traîner votre misérable existence dans un couvent !

PAUL.

Vous serez la honte de notre père.

BILINSKI.

L'opprobre de votre famille.

PAUL.

Voilà donc vos généreux désirs, votre noble ambition : vous faire la risée des gens sensés, le rebut des hommes comme il faut.

STANISLAS.

Mon frère, j'aspire au ciel !

PAUL.

Et pensez - vous que nous voulions nous

damner? Etes-vous assez aveuglé par l'orgueil pour croire qu'il n'y [ait que vous de vertueux?

STANISLAS.

Mon frère, mon frère!

PAUL.

Et notre père, croyez-vous qu'il consente à un projet aussi insensé? Non, jamais: vous le savez bien.

STANISLAS.

Ah! son cœur n'est pas insensible. Je saurai le toucher, dussé-je me traîner à genoux jusqu'à Cracovie.

PAUL.

Je le vois, c'est un parti pris: vous voulez me pousser à bout; vous espérez peut-être triompher de moi en vous donnant comme martyr. Détrompez-vous; je ne veux plus avoir désormais pour vous que le plus souverain mépris. Mais, sachez-le bien, il faut vous préparer à prendre part ce soir à une réunion d'amis: vous y serez de gré ou de force, et nous verrons! (*Paul et Bilinski se retirent.*)

DIALOGUE III.

STANISLAS ET BOLESLAS

STANISLAS.

Oh ! mon Dieu, ayez pitié de moi ! (*Il sonne.*)

Personne n'est venu me demander ?

BOLESLAS.

Personne, seigneur.

STANISLAS.

J'espérais pourtant voir le Père provincial. Et Auguste, qui devait revenir bientôt...
... Lorsque j'ai le plus besoin de lumières et de conseils, faut-il que je sois abandonné de tout le monde !

BOLESLAS.

Bon maître, je ne suis qu'un pauvre serviteur ; mais le ciel m'est témoin de l'attachement que j'ai pour vous. Vous n'avez qu'un mot à dire.

STANISLAS.

Cher ami, il faut toujours être résigné à

la volonté de Dieu : c'est lui qui distribue les biens et les maux. Puisse-t-il te récompenser de tes services!... Mais le temps presse ; cours au devant du père Magius, et dis-lui qu'il se hâte.

DIALOGUE IV.

AUGUSTE ET STANISLAS.

STANISLAS.

Enfin te voici, Auguste.

AUGUSTE.

Eh bien ?

STANISLAS.

C'est en ce moment que j'ai besoin du concours de ton amitié : l'orage se déclare.

AUGUSTE.

Ils ont tout découvert ?

STANISLAS.

Je n'ai rien caché.

AUGUSTE.

On se récrie ?

[BBL.]

STANISLAS.

On me menace. C'est en vain que j'ai voulu le fuir, le scandale saura bien m'atteindre ici.

AUGUSTE.

Il faut donc céder ou subir des persécutions !

STANISLAS.

Pourrais-je hésiter un instant ?

AUGUSTE.

Tes forces te permettront-elles de soutenir la lutte jusqu'au bout ?

STANISLAS.

Je suis bien faible, je le sens. Aussi, je n'ose affronter le danger. Il y a longtemps que je veux m'éloigner du monde, chercher dans un ordre religieux un abri contre les séductions. Un attrait invincible m'entraîne vers la compagnie de Jésus. Je ne saurais retarder davantage. Dès ce soir, j'irai frapper à la porte du noviciat. Ah ! qu'il me tarde d'être au milieu de ces Pères vénérés !

AUGUSTE.

Te recevront-ils ?

STANISLAS.

Peuvent-ils me repousser, quand Dieu m'appelle ?

AUGUSTE.

Courage, bon et pieux Stanislas : je vois que tu obéis à une inspiration d'en haut : puisse-t-elle ne jamais t'abandonner ! Adieu, cher ami, adieu ! Si je ne dois plus te revoir sur la terre, j'espère du moins te rejoindre un jour au ciel.

STANISLAS.

Encore un service, cher Auguste. Si tu savais comme il m'en coûte de me séparer de mon frère, de l'abandonner seul aux inspirations trompeuses de son cœur et du monde ! Je t'en prie, remplace-moi auprès de lui : fais pénétrer dans son âme ces lumières et ces consolations dont il aura tant besoin. Tandis que je prierai pour lui, tu le gagneras par tes paroles pleines de tendresse.

BOLESLAS.

Le père Magius.

DIALOGUE V

STANISLAS ET LE PÈRE MAGIUS.

STANISLAS.

O mon Père, qu'il me tardait de vous voir !

LE PÈRE MAGIUS.

Je suis heureux, mon enfant, de me rendre à votre appel. Que voulez - vous de moi ?

STANISLAS.

Mon Père, si vous rencontriez un pauvre homme égaré, ne sachant où porter ses pas, et qu'il vous demandât sa route, la lui montreriez - vous ?

LE PÈRE MAGIUS.

Je me reprocherais toute ma vie de ne pas lui avoir rendu ce léger service.

STANISLAS.

Et si ce malheureux, abandonné de tous les hommes, réclamait un abri contre la tempête, pourriez - vous le refuser ?

LE PÈRE MAGIUS.

Il est écrit : Frappez, et l'on vous ouvrira

STANISLAS.

Mais si cet infortuné, sans asile, sans guide, sans secours, était sur le point de dérir ?

LE PÈRE MAGIUS.

Je donnerais ma vie pour sauver la sienne.

STANISLAS.

Eh bien ! mon Père, ce n'est pas votre vie que je demande ; mais votre bienveillance, votre pitié, un peu de compassion.

LE PÈRE MAGIUS.

Que dites-vous, Stanislas ?

STANISLAS.

Je crains de m'égarer dans le triste pèlerinage de la vie : je suis sans abri contre les orages de l'enfer ; de toutes parts, les plus grands dangers me menacent. Mon Père, sauvez-moi ; recevez-moi au nombre de vos enfants.

LE PÈRE MAGIUS.

Vous, Stanislas de Kostka ?

STANISLAS.

Hélas ! je sens combien je suis indigne d'une aussi grande faveur.

LE PÈRE MAGIUS.

Vous abandonneriez votre fortune et le monde !

STANISLAS.

Mon Père, c'est bien peu de chose : échanger un peu de poussière contre le ciel.

LE PÈRE MAGIUS.

Votre résolution est extraordinaire : vous devez y réfléchir longtemps.

STANISLAS.

Depuis trop longtemps je résiste à la voix du ciel.

LE PÈRE MAGIUS.

Comment cette voix s'est-elle fait en entendre à votre cœur ?

STANISLAS.

Dois - je vous l'avouer, mon Père ? Dans

cette douloureuse maladie, quand tout ce qui m'environnait était sourd à mes supplications et à mes larmes, que Dieu semblait m'avoir abandonné et que l'enfer redoublait ses efforts, dans un moment d'inexprimable souffrance, je poussai, de toute la force de mon âme, une prière vers le ciel. Il me sembla alors que je n'étais plus sur la terre : une pure lumière m'inondait de toutes parts et deux anges étaient à mes côtés. Je reçus de leurs mains le pain qui fortifie, et je compris, oui, je compris clairement que c'est dans cette milice sacrée de Jésus que je dois combattre les combats du Seigneur.

LE PÈRE MAGIUS.

Ne craignez-vous point que les élans de votre amour ne vous aient trompé ?

STANISLAS.

Ah ! mon Père, pouvez-vous penser ainsi ? Pourquoi me forcer à découvrir des choses que je devrais toujours cacher ? Je ne me trompe point : le ciel a parlé, la sainte Vierge m'en est garant. Je l'ai vue, cette bonne mère, cette auguste vierge, reine du ciel et de la terre ! elle tenait mon Jésus dans ses bras. Non, ni les lueurs argentées de la

lune, ni les feux brillants de l'aurore, ni des milliers de soleils ne sauraient donner une idée de la douce clarté, de l'éclat infini qui l'enveloppait comme d'un vêtement. J'étais hors de moi, confondu, anéanti en sa présence. Je sentais qu'elle m'attirait à elle et que l'amour de Dieu embrasait mon âme. Je le reçus dans mes bras, je le pressai sur mon cœur, l'aimable enfant Jésus!... Mon Dieu! mon Dieu! quel bonheur réservez-vous donc à vos élus, puisque les misérables pécheurs sont ainsi favorisés? En même temps, d'une voix qui pénétra jusqu'au fond de mon cœur, et dont je n'oublierai jamais la céleste harmonie: «Stanislas, me dit-elle, c'est dans la compagnie de Jésus que vous trouverez votre repos.»

LE PÈRE MAGIUS.

O mon Dieu! quelle est la profondeur des trésors de votre sagesse! Vous cachez ces choses à ceux qui ont vieilli à votre service, et vous les révélez à de faibles enfants.

STANISLAS.

Vous le voyez, c'est Dieu qui m'appelle :

LE PÈRE MAGIUS.

Mon fils, il vous donnera les moyens d'aller à lui.

STANISLAS.

Vous m'admettez donc au nombre de vos enfants ?

LE PÈRE MAGIUS.

Stanislas.... impossible.

STANISLAS.

Quoi, mon Père ?... Mais je veux me sauver, je veux aller à Dieu, je veux me donner à Jésus. Il a dit : Laissez venir à moi les enfants, et vous me repoussez ! Ah ! mon Père ! mon Père !

LE PÈRE MAGIUS.

Mon enfant, Dieu m'est témoin de l'empressement avec lequel j'exaucerais votre prière ; mais une force à laquelle nous ne saurions résister, viendrait bientôt vous arracher à notre tendresse. La colère et la vengeance trouveraient mille moyens d'attirer sur vous et sur nous des maux incalculables.

STANISLAS.

Ainsi, quand je croyais toucher au terme, quand un mot allait mettre le comble à mon bonheur, un refus impitoyable détruit mes espérances. Il le faut, je serai condamné à vivre au milieu d'un monde que je déteste ; je dois mépriser les ordres de la sainte Vierge : la force humaine saura bien m'y contraindre ; elle me poursuivra partout où s'étend l'autorité du puissant empereur, ami de mon père. Oh ! jamais, jamais ! Je sortirai plutôt de Vienne, je m'éloignerai de l'Allemagne, j'irai frapper à toutes les portes, je me rendrai à Rome, à l'extrémité de l'univers, s'il le faut : je ne m'arrêterai qu'après avoir trouvé le repos que je cherche.

LE PÈRE MAGIUS.

Mais, mon enfant...

STANISLAS.

Non, non, ne me retenez pas, je pars à l'instant : demain peut-être il serait trop tard. Ne craignez pas la longueur ou les fatigues du voyage, les obstacles insurmontables : Dieu enverra son ange qui me

protégera, et il saura bien déjouer tous les vains calculs de la prudence humaine.

TROISIEME PARTIE.

DIALOGUE I.

AUGUSTE ET BOLESLAS.

AUGUSTE.

Boleslas, voici une lettre pour ton maître.

BOLESLAS.

Hélas ! je n'ai plus de maître.

AUGUSTE.

Que veux-tu dire ?

BOLESLAS.

Quoi ! Vous ne savez donc pas, seigneur ?
Mon maître chéri, le bon Stanislas, a dis

paru. Personne ne sait ce qu'il est devenu. Est-il allé se cacher au fond d'un désert? lui est-il arrivé quelque malheur?

AUGUSTE.

Rassure-toi, Boleslas : cette lettre est de Stanislas : il veut calmer l'inquiétude de son frère ; mais, pour empêcher qu'on ne le poursuive, il a ordonné de ne la lui remettre que lorsqu'il serait loin de Vienne.

BOLESLAS.

Oh ! fasse le ciel qu'il échappe aux poursuites ! je sais trop bien quelles souffrances l'attendraient ici. Si encore j'étais à ses côtés pour soutenir ses membres fatigués, pour le guider dans sa route et le défendre au besoin ... mais non, je n'ai pas même eu le bonheur de recevoir sa bénédiction.

AUGUSTE.

Quand s'est-on aperçu de sa fuite ?

BOLESLAS.

A l'heure du diner. Tous les jeunes seigneurs étaient réunis. Ils se romettaient tout haut, les uns de s'amuser aux

dépens de Stanislas et d'avoir raison de ses scrupules ; les autres, au contraire, paraient que tous en seraient pour leurs peines. Afin que Stanislas n'allât se réfugier dans une église, selon son habitude, Paul l'avait consigné dans sa chambre, et Bilinski le surveillait.

AUGUSTE.

Toujours cette âme vénale !

BOLESLAS.

Les autres domestiques avaient ordre de ne laisser entrer personne chez lui. Heureusement pour moi, on m'avait éloigné. A l'heure marquée, la troupe bruyante, Paul en tête, se rend aux appartements de Stanislas pour l'emmener de gré ou de force ... Ils étaient vides !

AUGUSTE.

Comment Stanislas s'était-il échappé ?

BOLESLAS.

Je ne sais, seigneur. Bilinski s'emporte et jure que le démon seul a pu lui jouer ce mauvais tour.

AUGUSTE.

Le malheureux ! il devrait plutôt voir ici la protection du ciel.

BOLESLAS.

Où l'a cherché par toute la maison sans pouvoir le trouver. Jugez de la colère de Paul. Ses amis l'accablaient de railleries et de sarcasmes : ils n'étaient pas fâchés d'humilier un peu ses prétentions hautaines. Ensuite ils ont couru annoncer dans la ville la déconvenue du seigneur de Kostka.

AUGUSTE.

Je sais que cette nouvelle s'est répandue plus tôt que je ne l'aurais voulu.

BOLESLAS.

Après le premier moment de surprise, mon maître a envoyé des émissaires de tous côtés ; mais il était déjà tard : les églises et les hôpitaux se fermaient. Il soupçonne beaucoup les PP. Jésuites d'avoir reçu son frère chez eux et de le cacher : il est allé se plaindre, dans la soirée, au ministre de l'empereur : on parle de châtimens exemplaires. Les nouvelles les plus contradictoires nous sont venues de différens quar

tiers. Une vieille mendicante, qui reçoit ses aumônes, prétend avoir rencontré Stanislas dans la rue de la Tour Rouge, sous l'escorte de deux superbes cavaliers. Les sentinelles, à des portes opposées, auraient vu sortir de la ville un jeune homme répondant au signalement de Stanislas. Cependant je crains à chaque instant d'apprendre qu'il a été découvert.

AUGUSTE.

Rassure-toi, Boleslas, je crois que ton maître...



DIALOGUE II.

AUGUSTE ET BILINSKI.

BILINSKI.

Ah ! vous croyez que son maître... pourra nous échapper, sans doute. C'est ainsi que l'on conspire, dans cette maison, contre les justes droits d'un frère et d'un père. Retirez-vous, Boleslas ; mais attendez-vous à recevoir le châtiment que vous méritez. Seigneur Auguste, vous savez où est Stanislas.

AUGUSTE.

Et quand je le saurais...

BILINSKI.

Vous devriez user de toute votre influence pour le ramener auprès de son frère.

AUGUSTE.

Et le remettre sous la conduite d'un aussi digne gouverneur que vous ! Non, j'ignore où mon ami peut se trouver en ce moment ; mais si cela m'était possible, je vous empêcherais d'arriver jusqu'à lui. Oui, je le défendrais de toutes mes forces contre ses ennemis.

BILINSKI.

Ses ennemis ! Voudriez-vous désigner ainsi son frère et moi ?

AUGUSTE.

Vous n'êtes, en effet, que ses bourreaux.

BILINSKI.

C'est ainsi qu'on soutient un enfant rebelle.

AUGUSTE.

Rebelle à quoi ? à vos machinations infernales ?

BILINSKI.

Eh ! comptez-vous pour rien la volonté de l'illustre seigneur de Kostka, palatin de Rostkow, sénateur du royaume de Pologne, honoré de la confiance de l'empereur d'Allemagne ?

AUGUSTE.

Je le connais, ce noble seigneur ; il est aussi l'ami du palatin de Sandomir, qui est mon père. (*Bilinski perd son arrogance.*) Je sais avec quelle tendresse il aime Stanislas. S'il cherche à le retenir dans le monde, auprès de lui, c'est pour jouir du spectacle de ses vertus ; pour contempler l'épanouissement de ce lis si pur, en respirer le suave parfum, en embaumer sa veillesse. Quand il vous confia cet enfant chéri pour l'amener à Vienne, vous savez comme vous il supplia, les larmes aux yeux, d'avoir pour lui la sollicitude et l'amour d'un père. Où sont vos promesses, Bilinski ? Vous tourmentez cette âme aimante et délicate ; au lieu de veiller sur elle, vous l'exposez aux

séductions. Vous vous êtes caché sous la peau de la brebis; mais ne craignez-vous pas qu'elle vous soit arrachée bientôt? Le denier qu'on vous jette chaque mois pour acheter votre complaisance, êtes-vous sûr de le conserver longtemps?

BILINSKI.

Je comprends : je ne suis qu'un vil mercenaire, un loup ravisseur. Mais, vous verrez, seigneur Auguste, combien ces insultes serviront à votre ami. Il ne peut échapper. Dans la ville, nous le faisons chercher partout. Défense a été faite aux convents, sous les peines les plus sévères, de lui donner asile. Je vais moi-même interroger le P. Provincial des Jésuites, qu'il a dû consulter, car on les a vus ensemble. Si, par hasard, Stanislas s'est éloigné de Vienne, comme quelques-uns en sont persuadés, le seigneur Paul, qui est à sa poursuite, le retrouvera certainement. Nous lui ferons expier la double désobéissance qu'il vient de commettre contre nous. Vous pourrez le consoler ensuite.

AUGUSTE.

Bilinski, je vous plains : bientôt peut-

être, vous aurez, vous-même, besoin de consolations. Adieu.

DIALOGUE III.

BILINSKI ET LE PÈRE MAGIUS.

BILINSKI (*seul*).

Je me ris de tes menaces. Je suis assuré de toute la protection de Paul. Il a besoin de moi ; mais, s'il le faut, je ~~me~~ rendrai encore plus nécessaire. Pourtant ... Bon ! voici le Provincial ... Mon Père, Stanislas a disparu, où est-il ? Vous seul le savez ; dites-le-moi. Les subterfuges seraient inutiles. Il n'y a pas de retraite si cachée, de prison si obscure qui puisse le dérober à nos recherches.

LE PÈRE MAGIUS.

Stanislas est parfaitement libre.

BILINSKI.

Vous triomphez, vos perfides conseils ont réussi ; mais, sachez-le, la colère de la

puissante famille de Kostka va retomber sur votre tête.

LE PÈRE MAGIUS.

Bien des orages ont déjà menacé cette tête blanchie par les ans : je n'ai jamais redouté que la colère du ciel.

BILINSKI.

Que répondrez-vous à une mère en pleurs qui vous demandera son enfant ? Pourrez-vous calmer un père outragé ?

LE PÈRE MAGIUS.

Je serais inconsolable si j'avais mérité leur colère ou leurs reproches, si j'avais poussé Stanislas dans une fausse voie. Mais vous, comment soutiendrez-vous, un jour, les terribles reproches du souverain juge ?

BILINSKI.

Ces menaces ne sauraient m'effrayer. Si vous croyez pouvoir retenir Stanislas dans vos monastères, détrompez-vous : nous saurons bien l'en arracher. Rendez-le à sa famille : c'est ce que vous conseillent votre intérêt et la justice.

LE PÈRE MAGIUS.

La justice, c'est de protéger, contre la violence et contre les pièges de la malice, celui dont l'âge encore tendre a été confié à votre sollicitude. La justice, c'est de prendre la part de Dieu...

BILINSKI.

Dieu! Toujours le nom de Dieu pour couvrir vos perfidies les plus noires. C'est au nom de Dieu que vous êtes venus à Vienne, pour tourmenter les consciences, jeter le trouble dans les familles, sous prétexte de réformer je ne sais quels abus.

LE PÈRE MAGIUS.

Oui, c'est au nom du Très-Haut que nous nous sommes efforcés de rendre à la foi catholique son ancienne splendeur, et que nous avons pu la réveiller au fond des consciences, où elle achevait de s'éteindre. Quand la peste est venue exercer ici les cruels ravages dont vous fûtes témoin c'est au nom de Dieu que nous l'avons affrontée, pour secourir ceux que la peur abandonnait lâchement.

BILINSKI.

Par un motif aussi noble, sans doute, vous tâchez d'attirer dans vos rangs ceux que distinguent la naissance, le talent et la richesse.

LE PÈRE MAGIUS.

Dieu ne repousse personne.

BILINSKI.

Pas même les plus grands seigneurs de la cour de Charles-Quint. Qu'avez-vous fait du duc de Candie, également distingué sur le champ de bataille et aux conseils de l'empereur, dont il était le parent et l'ami ? Ce François de Borgia, auquel ne manquait aucun genre de gloire, qu'en avez-vous fait ? un obscur missionnaire envoyé aux mendiants et aux vagabonds.

LE PÈRE MAGIUS.

François de Borgia est aujourd'hui général de la Compagnie de Jésus.

BILINSKI.

N'avez-vous pas aussi voulu accaparer le jeune et brillant cardinal Borromée, neveu

du Pape ? Quand sa naissance et sa fortune, son influence sur Pie IV donnaient les plus belles espérances, et que la noblesse romaine saluait déjà en lui le protecteur de toutes les grandes choses, Borromée se fait austère et veut s'éloigner de Rome. Il serait peut-être déjà novice, confondu avec les gens les plus vulgaires, si le pape n'avait reconnu dans ce changement l'œuvre d'un jésuite, qui est allé, dit-on, exercer son zèle sur les côtes des Indes. Mon Père, un châtiment semblable vous menace. L'empereur est irrité : la noblesse veut mettre des bornes à votre ambition. Il faut que Stanislas nous soit rendu immédiatement ; sinon vous pouvez être certain que ceux qui le cachent seront punis sans miséricorde. Vous serez chassés de Vienne, chassés d'autres villes, et j'espère que la Pologne vous demeurera fermée pour toujours.

LE PÈRE MAGIUS.

Je vous le répète, nous ne cachons point le seigneur Stanislas, nous ne le retenons point. Que la volonté de Dieu s'accomplisse.

DIALOGUE IV

BILINSKI, LE PÈRE MAGIUS ET AUGUSTE.

AUGUSTE.

Mon Père, mon Père, priez pour Stanislas !

LE PÈRE MAGIUS.

Qu'y a-t-il, mon enfant ?

AUGUSTE.

Il est poursuivi : on va le saisir.

BILINSKI.

Etes-vous bien sûr de ce que vous dites, seigneur Auguste ?

AUGUSTE.

Hélas ! oui. Le mendiant avec lequel il a changé d'habits, aux portes de Vienne, a fait connaître qu'il est sur la route d'Augsbourg. Paul s'y est précipité : peut-être l'a-t-il déjà atteint ; il sera bientôt ici. Impossible que Stanislas échappe.

BILINSKI.

Enfin nous le tenons.

AUGUSTE.

C'est donc en vain qu'il a compté sur la protection du ciel !

LE PÈRE MAGIUS.

Mon enfant, personne ne peut sonder les desseins de Dieu.

DIALOGUE V.

LE P. MAGIUS, PAUL, AUGUSTE ET BILINSKI.

BILINSKI.

Quoi ! Stanislas n'est pas avec vous ! Mais il a été reconnu ; on sait de quel côté il a dirigé ses pas : on vous disait à sa poursuite. Vous ne l'avez donc pas découvert ?

PAUL.

Bilinski, j'ai vu mon frère.

BILINSKI.

Et vous l'avez laissé fuir ? Il vous a résisté ?

PAUL.

Calmez - vous, Bilinski. Mon Père, je reconnais ici le doigt de Dieu. J'étais sur les traces de Stanislas : je le poursuivais avec toute la rapidité de mes chevaux : je songeais déjà à lui faire expier cruellement ce que j'appelais sa folie. Dans mon ardeur, ou plutôt dans mon aveuglement, je l'avais devancé sans le reconnaître. Revenu sur mes pas, je l'aperçus bientôt devant moi : sa démarche était calme et assurée. On eût dit que rien ne le pressait, et qu'il ne redoutait aucun danger. J'allais l'atteindre, quand les chevaux s'arrêtent tout - à - coup. En vain le guide les presse de la main et de la voix : une barrière insurmontable semble s'élever devant eux ; une force invisible les a cloués au sol.

AUGUSTE

Merci, ô mon Dieu !

PAUL.

Lorsque j'ai voulu reprendre la route de Vienne, mes chevaux ont retrouvé leur liberté et leur vigueur. J'ai compris que le ciel se déclarait pour mon frère.

BILINSKI.

Comment, seigneur, vous pourriez croire...

PAUL.

Bilinski, nous avons été insonsés et coupables. Je ne vous ferai pas de reproches ; mais je ne veux plus avoir rien de commun avec vous. Retirez - vous ; allez dans quelque solitude lointaine, cacher votre honte sinon, craignez le juste courroux de mon père. (*Bilinski quitte la scène*). Pour moi, je vais tâcher de réparer mes torts à l'égard du meilleur des frères, en lui obtenant la liberté de suivre ses pieuses inspirations. Stanislas est un saint.

LE PÈRE MAGIUS.

Oui... Laissez - le poursuivre sa course, il faut qu'il se rende dans la ville sainte. Jusqu'à présent, Stanislas, fleur cachée au mi-

lieu des herbes de la prairie, nous dérobaît l'éclat de ses vertus; voici qu'il va attirer tous les regards, exciter l'admiration de l'univers. Mais qu'il se hâte; car Dieu ne peut le laisser longtemps à la terre, de peur que le souffle de l'iniquité n'altère la céleste beauté de son âme. C'est un enfant, mais il a déjà fourni une longue carrière. Tandis que le silence pèsera sur nos tombeaux, le sien resplendira de gloire, l'Eglise chantera ses louanges.

Un jour, il sera invoqué jusque dans les régions que la civilisation n'a pas encore visitées. Stanislas n'est déjà plus le pèlerin qui s'en va, humble et pauvre, chercher cette terre lointaine du repos, que Dieu lui a montrée: il est l'ange tutélaire, le puissant protecteur de sa patrie. Voyez comme du haut du ciel, il frappe de terreur et disperse les cruels enfants de Mahomet, qui se croient déjà maîtres de la Pologne... Mais... O mon Dieu! Infortunée Pologne! cette fois, qui donc pourra la délivrer. Trois aigles avides l'ont déchirée, et en retiennent les sanglants lambeaux dans leurs serres puissantes? Qui pourra guérir ses plaies, lui rendre sa liberté et la foi de ses pères? Je cherche dans la suite des siècles... per-

sonne... Rois, guerriers, sages, elle a tout perdu, tout lui manque. Ah ! voici cet enfant béni. Il lutte contre l'aigle du nord et contre l'aigle du midi... Il les a terrassés : la Pologne revit dans toute la splendeur de son courage et de sa foi invincible.

Gloire à vous, o mon Dieu ! qui avez choisi ce qu'il y a de plus faible et de plus petit, en apparence, pour opérer les merveilles de votre miséricorde.

Gloire à vous !

FIN.